



# Anatole France romantique

COMMUNICATION D'ANDRÉ VANDEGANS  
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 8 FÉVRIER 1992

On me pardonnera sans doute de ne pas faire ici un portrait en pied d'Anatole France ni même une étude extrêmement rapide de l'ensemble de son œuvre. Très heureusement, l'image de l'écrivain n'est point si effacée des esprits qu'il faille aujourd'hui en raviver tous les contours ; et son message, d'ailleurs limpide, ne réclame pas encore qu'on le rappelle ou l'explique. Les meilleurs ouvrages d'Anatole France sont là, sur les rayons de nos bibliothèques, et nous livrent, quand nous le voulons bien, les aspects, au moins essentiels, de l'homme.

Depuis plus d'un demi-siècle, des études, des éditions paraissent d'ailleurs<sup>1</sup> qui nous le font connaître mieux. Mais, plus l'enquête psychologique se fait profonde, plus on aperçoit combien était souvent incomplète l'image que les contemporains d'Anatole France se faisaient de lui. Sa sensibilité leur était mal connue. C'est d'elle que je me propose de vous parler.

Les premiers lecteurs d'Anatole France ont été frappés surtout par son intelligence déliée, son goût des idées claires, son culte de l'harmonie. Les plus sévères ont conclu à la sécheresse, d'autres mieux intentionnés, à la sérénité, tous, et cette fois non sans quelque vérité, au classicisme de l'écrivain.

Ils oubliaient que le classicisme est une victoire ; qu'il n'est jamais donné mais conquis. On n'est classique que pour avoir triomphé d'un tumulte, en avoir ordonné le bouillonnement. Toute discipline, au moins féconde, suppose un désordre antérieur. Et même un désordre constant. Ainsi, la génération classique

---

<sup>1</sup> Au premier rang de celles-ci, de Marie-Claire Bancquart, *Anatole France. Un sceptique passionné*, Paris, Calmann-Lévy, 1984 ; et l'édition, en cours, des *Œuvres* dans la Bibliothèque de la Pléiade. Trois volumes ont paru à ce jour (1991), également par les soins de M<sup>me</sup> Bancquart.

de 1660 intègre une expérience toute d'agitations, de frénésies, de fantaisies : celles qui habitèrent, dans la première moitié du siècle, les vassaux turbulents que furent Corneille, Retz, Saint-Amant, Régnier. La génération classique, celle de Racine, Boileau, Madame de Sévigné, n'est pas une assemblée de têtes toujours froides et lucides. Elle a émergé d'un passé chargé de troubles. Mais elle a dû vaincre les siens qui, pour être intérieurs, n'étaient pas moins violents. Et c'est parce que ces troubles nourriciers ne manquèrent point que les grandes œuvres jaillirent.

Si l'on regarde de près, on s'aperçoit que l'inquiétude ne fut à aucun moment absente de l'âme d'Anatole France. On découvre aussi que celle-ci fut le siège d'impulsions et de mouvements qui supposent une forte capacité d'émotion, un fond passionné. L'œuvre recueillie en volumes ne suffit pas tout à fait à le montrer. Sans doute, France a écrit de charmants livres de souvenirs qui permettent de faire, au moins jusqu'à la 20<sup>e</sup> année, sans trop d'erreurs, l'histoire de sa conscience. Il n'a qu'assez incomplètement dessiné le portrait de l'homme mûr et du vieillard. D'ailleurs, qui veut connaître la sensibilité d'Anatole France doit recourir à la totalité de ses écrits, publiés ou inédits — ils sont loin d'avoir été tous rassemblés — et aux témoignages de ceux qui l'ont approché. Hélas ! les fidèles d'Anatole France n'ont que médiocrement servi sa cause. Point de Platon ni de Xénophon dans l'ombre du nouveau Socrate. Les recueils de mémorables que nous ont légués certains dévots du maître sont étonnamment décevants.

En étudiant l'ensemble des textes franciens, on découvre un visage, non pas, à vrai dire, inconnu de l'auteur de *Thaïs*, mais dont certains traits s'accusent avec beaucoup plus de netteté qu'on ne le pensait. Sa sensibilité, précisément, apparaît bien plus vive qu'on ne l'estimait à l'accoutumée. De cette sensibilité, voici quelques témoignages, dont certains peu connus.

Durant presque toute sa jeunesse, France est romantique. À dix-sept ans, nouveau René, il connaît le « vague des passions ». Écoutons-le narrer, dans ce *Livre de mon ami* de 1885, les émois qui le transpercent au cours de vacances passées dans un petit village normand : « La mer, que je voyais pour la première fois, et les bois, dont le calme était si doux, me causèrent d'abord une sorte de ravissement. Le vague des eaux et des feuillages était en harmonie avec le vague de mon âme. Je courais à cheval dans la forêt ; je me roulais à demi nu sur la grève, plein du désir de quelque chose d'inconnu que je devinais partout et que je ne

trouvais nulle part. Seul tout le jour, je pleurais sans cause ; il m'arrivait quelquefois de sentir tout à coup mon cœur se gonfler si fort, que je croyais mourir. Enfin, j'éprouvais un grand trouble ; mais est-il en ce monde un calme qui vaille l'inquiétude que je sentais ? (...) Or, un jour que je passais seul à l'orée [d'un] bois, respirant avec délices l'odeur des foins coupés, tandis que le vent qui soufflait de la mer mettait du sel sur mes lèvres, j'éprouvais un invincible sentiment de lassitude, je m'assis à terre et regardais longtemps les nuages du ciel. Puis, par habitude, j'ouvris mon Virgile et je lus. .. « Là, ceux qu'un impitoyable amour a fait périr en une langueur cruelle vont cachés dans des allées mystérieuses, et la forêt de myrtes étend son ombrage alentour (...) » Oh ! je la connaissais, cette forêt de myrtes ; je l'avais en moi tout entière. Mais je ne savais pas son nom. Virgile venait de me révéler la cause de mon mal. Grâce à lui, je savais que j'aimais<sup>2</sup>. »

Quelques années plus tard, en 1865, de nouveaux feux le consomment. Il s'est épris d'une actrice du Théâtre-Français, Elise Devoyod. Ce n'est pas en roué du dix-huitième siècle qu'il prend les choses. Il n'entend pas l'amour à la façon de Valmont et les vers qu'il adresse à sa beauté ne rappellent en rien les galanteries de Voltaire. Ce ne sont que transports, gémissements, supplications, sur des rythmes le plus souvent lamartiniens ou hugoliens que de précieux manuscrits nous ont conservés. Parmi eux, figure une sorte de drame néo-romantique, *Sir Punch*, rutilant, coruscant à souhait, dont l'auteur voulait sans doute faire hommage à Élise. Pourtant les amours du poète n'avancent guère. Comme nous l'apprennent ces vers, il ne reçoit pas la plus légère marque d'intérêt :

Moi, je n'ai pas de fleurs pour embaumer ton sein  
Car celles de mon cœur attendent, pour éclore,  
Un rayon de tes yeux et l'attendent en vain...

Aussi ne demande-t-il plus de faveurs. Il n'adresse qu'une prière :

Laissez-moi vous aimer, femme, et soyez bénie.

---

<sup>2</sup> A. France, *Le Livre de mon ami*, p. 174-177, Paris, Calmann-Lévy, éd. de 1924.

Il la suit partout, épiant son visage, comptant ses pas. Quand il ne la voit plus, son image le torture délicieusement :

Vous êtes mon souci, mais mon souci m'est cher.

Il l'aime au point de la bénir pour la souffrance qu'elle lui inflige :

Merci, merci cent fois, ange, si dans mon cœur,  
Malgré vous, malgré moi, vous vous êtes glissée ;  
Car me faisant penser, vous m'avez fait meilleur.  
Merci, car tout est pur où vous êtes passée...

Et, une dernière fois, il lui offre son amour :

Prenez-le cet amour, sans tristesse ni peur...  
Moi, j'en garde l'épine, acceptez-en la fleur ;  
La fleur qui pour vous seule éclôt dans ma pensée.

Elise Devoyod ne répondit jamais à l'amour d'Anatole France, dont l'histoire, heureusement, finit moins mal que celle de son héros Jean Servien<sup>3</sup>.

France a vingt-quatre ans au moment où le Second Empire subit les effets d'une politique extérieure désastreuse qui encouragent une opposition déjà très hardie à fournir un ultime effort de libération. Devant cette conjoncture, France s'enflamme. Adversaire-né de tous les autoritarismes, il aiguise contre Badinguet vieillissant mais toujours redoutable, *Denys, tyran de Syracuse* et *Les Légions de Varus*, deux satires qui — n'était la forme très gauche — pourraient figurer dans *Les Châtiments*. Elles furent publiées dans *La Gazette rimée*, un éphémère périodique de l'année 1868. Ce qui frappe ici encore, c'est une force de sentiment, une véhémence d'expression dont on n'aurait point cru capable le futur Jérôme Coignard. Qu'on en juge par cette apostrophe de la Louve romaine — entendons

---

<sup>3</sup> Cette malheureuse aventure a été évoquée par Georges Girard, *La Jeunesse d'Anatole France. 1844-1876*, p. 171-178, Paris, Gallimard, 1925 ; par moi-même dans mon *Anatole France. Les années de formation* (voir l'index des noms cités), Paris, Nizet, 1954 ; et par Marie-Claire Bancquart, *op. cit.*, p. 47-52.

de la France — à Auguste — c'est-à-dire à Napoléon III — coupable d'avoir sacrifié en pure perte des légions en Germanie, comprenons d'avoir immolé au rêve mexicain de précieuses forces françaises :

César, rends-moi mes fils, lui dit-elle ; assassin,  
Rends-moi, rends-moi ma chair et le lait de mon sein !  
César, trois fois sacré, toi qui m'a violée,  
Et qui m'as enchaînée et qui m'as mutilée,  
Oui, la chair et le sang de mes plus beaux guerriers  
N'est vraiment qu'un fumier à verdir tes lauriers !...  
Rends-moi mes légions, ces dernières reliques  
De la force romaine et des vertus publiques !...  
Rends-moi mes légions !... mais, non, non ; je croirai  
Le ciel assez clément et toi-même assez juste  
Si seulement tu veux, divin César Auguste,  
De tout ce sang glacé que les lunes du nord  
Boivent, de tant de chairs que la dent des loups mord,  
Me rendre ce qu'il faut de nerfs, de chair et d'âme  
Pour tirer de ton cou tordu ton souffle infâme<sup>4</sup>.

Cependant France traverse le Parnasse, école d'impassibilité. Et le voici qui baigne dans l'atmosphère intellectuelle de cette seconde moitié du dix-neuvième siècle où le scientisme triomphant impose des attitudes d'objectivité. Pourtant, ni le Parnasse, ni le scientisme ne marquent profondément Anatole France qui garde intacte une sensibilité frémissante. *Les Poèmes dorés*, de 1873, sont tout pénétrés de lyrisme scientifique, darwinien. *Les Noces corinthiennes*, — le poème dramatique de 1876, et les pièces de vers qui les accompagnent, — sont, en dépit des formules lénitives de la préface, d'un antichristianisme fougueux. Cependant, par la suite, la sensibilité de France prend la forme de la pitié active qui meut Sylvestre Bonnard. Néanmoins, parfois, au cours des campagnes laïques de la Troisième République elle s'indigne à l'occasion de manifestations d'intolérance, qu'elles viennent de gauche ou de droite ; ou encore d'atteintes à la liberté de l'art : Oscar Wilde,

---

<sup>4</sup> Voir A. Vandegans, *op. cit.*, p. 21.

Richepin, Ponchon, Lemonnier furent défendus par France dans les colonnes de *L'Univers illustré*. Ces interventions sont avant tout le fait d'un cœur et d'un esprit que froisse la moindre violation des droits de la conscience.

France, pourtant, s'exprime moins sur le ton passionné auquel il avait fréquemment recours au temps de sa jeunesse. Son arme favorite, de 1885 à 1896 environ, c'est l'ironie. Et même, il en fait un tel usage qu'il trompe la plupart de ses lecteurs sur la nature véritable de ses sentiments. Mais l'ironie n'est, le plus souvent, chez France, qu'une réaction seconde. On le vit assez lorsqu'il s'engagea, avec l'impétuosité que l'on sait, dans la campagne en faveur de Dreyfus : dans ses écrits de combat, dans ses discours, France fait appel à la raison sur un mode passionné que les œuvres de fiction ne restituent qu'assez rarement.

À ce propos, un mot sur ce qu'on a appelé le « virage » d'Anatole France, c'est-à-dire son passage lent mais sûr du centre le plus modéré à la gauche la plus revendicatrice. Que ce « virage » ait eu des origines en partie intellectuelles, cela n'est pas douteux.

Entre 1896 et 1918 surtout, France a pratiqué une analyse de son temps dont les conclusions l'on amené à l'abandon progressif de positions anciennes. Mais il est non moins évident que son adhésion aux idéologies de gauche procède d'un mouvement du cœur. Ici encore, les écrits politiques, recueillis en volume après la deuxième guerre mondiale par Claude Aveline<sup>5</sup> sont d'un grand enseignement.

D'ailleurs, il arrive que, vers la fin, les œuvres les plus élaborées nous livrent à nu le visage de l'auteur. Dans *Les Dieux ont soif* de 1912, l'ironie le cède presque toujours à la gravité, voire à la véhémence.

On sait le rôle important que joua M<sup>me</sup> Arman de Caillavet dans la vie d'Anatole France. M<sup>me</sup> Arman n'a pas révélé l'écrivain, comme on l'a dit. Mais elle n'a cessé de le stimuler et, par là, se trouve à l'origine de quelques beaux livres. Si l'on en croit les propos pimentés d'un secrétaire, d'ailleurs renvoyé pour cause d'indiscrétion, France n'aurait supporté qu'avec la plus extrême impatience le joug de M<sup>me</sup> Arman et les dernières années de leur liaison n'auraient été meublées que d'aigres récriminations. Madame Arman paraît avoir été assez tyrannique. D'autre

---

<sup>5</sup> A. France, *Vers les temps meilleurs. Trente ans de vie sociale* commentés par Claude Aveline. I. Introduction générale. 1897-1904, Paris, Emile-Paul, s.d., [1949]. II. 1905-1908, Paris, Emile-Paul, s.d., [1953].

part, France, très indépendant, a dû montrer parfois de l'irritation devant d'agaçantes manifestations d'autorité. Il reste qu'il aima profondément M<sup>me</sup> Arman et que la mort de celle-ci, survenue en 1910, lui causa une douleur extrême. Il n'en fit rien paraître. On cria à la froideur, à l'ingratitude. Les vrais sentiments, on les connaît grâce à la publication, trop fragmentaire à notre gré, de quelques notes des *Carnets intimes*<sup>6</sup>. De janvier 1910 à août 1913, ces carnets recueillirent les regrets poignants, les plaintes désolées, les rébellions sourdes d'un amant ravagé. Il fallut trois ans pour que le chagrin desserrât un peu son étreinte. Une attitude avait masqué un désarroi intérieur.

Pourtant, s'il avait une extrême pudeur de ses sentiments, s'il répugnait aux confessions lyriques, France ne dissimula jamais qu'il fut un enfant extraordinairement émotif, un adolescent frémissant. Près de franchir les portes de la nuit, il demanda au souvenir d'ultimes voluptés. Mais ce n'est pas l'image de l'homme mûr qu'il se plut à ressusciter. Bien plutôt, il préféra redonner la vie au bambin rêveur et à l'être d'angoisse et de désir qu'il fut à seize ans. Il écrivit *Le Petit Pierre* et *La Vie en Fleur*. Ainsi le vieillard goûtait une fois encore, dans toute la violence de sa première apparition, le frisson d'inquiétude ou d'extase qu'une âme bien née éprouve à la rencontre de ces trois mystérieuses divinités : la Beauté, l'Amour et la Mort<sup>7</sup>.

Copyright © 1992 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette communication :**

André Vandegans, *Anatole France romantique* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1992. Disponible sur : < [www.arllfb.be](http://www.arllfb.be) >

---

<sup>6</sup> Léon Carias, *Les Carnets intimes d'Anatole France*, Paris, Emile-Paul, 1946.

<sup>7</sup> *Le Petit Pierre* est de 1918, *La Vie en Fleur*, de 1922.